

« De Lui vient mon espérance »

Une lecture de **Catherine CHALIER**, *Présence de l'espoir* (coll. « Les dieux, les hommes », Paris, Editions du Seuil, 2013, 195 p.) et de **Marguerite LÉNA**, *Patience de l'avenir. Petite philosophie théologique* (coll. « Donner raison » n° 40, Bruxelles, Lessius, 2012, 288 p.).

Pour Elisabeth

Les titres de ces deux essais parus à quelques semaines d'intervalle invitent à les rapprocher : *Patience de l'avenir* et *Présence de l'espoir*. En effet, ils partagent une même question : Comment, en temps de « crise », alors que de puissantes forces invitent à la morosité et au désespoir, s'orienter pour que du *nouveau* advienne et qu'un *avenir* se devine ? Où puiser l'espérance aujourd'hui ?

Les deux auteurs sont philosophes et appartiennent à la même génération. Marguerite Léna a été, jusqu'en 2003, professeur en hypokhâgne au Lycée Sainte-Marie (Neuilly-sur-Seine) et Catherine Chalier enseigne à l'Université Paris-Ouest Nanterre La Défense. Formées à l'école de la phénoménologie et de la philosophie française, la première a été l'élève de Paul Ricœur et la seconde d'Emmanuel Levinas. Dans leurs ouvrages respectifs, depuis une trentaine d'années, c'est une préoccupation et une inquiétude semblables que l'on discerne : que pouvons-nous espérer pour notre monde qui à la fois se crée et se défait ? Quelle lumière nous vient du passé, et singulièrement de la Bible ? Que faut-il transmettre aux générations à venir ?

Ces deux philosophes ont en commun de lire la Bible et de se laisser inspirer par les versets bibliques. A la différence de leurs maîtres, elles ne séparent pas la lecture de la Bible de la spéculation philosophique. En effet, Ricœur comme Levinas distinguent leurs travaux philosophiques de leurs commentaires bibliques, au point pour le second de ne pas publier les uns et les autres chez le même éditeur. Marguerite Léna veut penser « au plus près du jaillissement de la vie de l'esprit, là où elle n'a pas encore différencié son élan » entre spéculation philosophique et contemplation théologique. C'est « toute la quête des hommes vers la vérité de leur humanité commune, à travers errances et tâtons, dans l'inquiétude de la nuit, dans la vigilance ardente à la lumière, dans le consentement ordinaire au clair-obscur » (p. 13) qui retient Marguerite Léna et l'invite à écrire et à transmettre. Et je crois que c'est dire aussi ce qui meut Catherine Chalier, jusque dans les mots choisis pour le dire. C'est leur vie, leur inquiétude et leur espoir que ces deux femmes engagent dans leur écriture.

L'attention à la nouveauté, au commencement, à « l'inespéré » est commune à la méditation des deux auteurs, qui se réfèrent l'une et l'autre à Hannah Arendt et à sa description de la naissance dans *Condition de l'homme moderne* (Léna, p. 49-50 et p. 146-149, Chalier, p. 151). Le lecteur retrouve, dans les deux essais que je vais présenter, les noms de Simone Weil et de Dietrich Bonhoeffer, de Platon, de Pascal et de Kierkegaard, de Franz Kafka et de Vassili Grossman, de Bergson, de Ricœur et de Levinas. Il faut toutefois souligner à la fois une source commune et une différence d'inspiration : c'est la promesse

biblique qui ouvre un avenir et sur laquelle prend appui l'espoir, mais cette promesse est interprétée par Marguerite Léna à la lumière de son accomplissement dans la mort et la résurrection de Jésus-Christ alors que c'est de la tradition juive que la reçoit Catherine Chalièr. En conséquence, ce n'est pas exactement de la même Bible qu'il s'agit : c'est depuis les récits évangéliques que Marguerite Léna reçoit la lumière la plus forte, alors que Catherine Chalièr se laisse inspirer par les versets de la Torah tels qu'ils sont interprétés par Haïm de Volozin, le Rabbi de Gur, Kalonymus Shapiro et les auteurs de la tradition hassidique.

Depuis son mémoire pour le Diplôme d'Études Supérieures sur la philosophie de l'espérance de Gabriel Marcel, au début des années 1960, jusqu'à *Patience de l'avenir*, c'est la temporalité, la condition historique de l'homme, l'ouverture au temps de l'autre et à l'espérance, qui est au cœur de la philosophie de Marguerite Léna. Son étude de *L'Esprit de l'éducation* (1981) s'approfondira dans *Le Passage du témoin. Eduquer, enseigner, évangéliser* (1999) et sa méditation de la temporalité de l'existence s'ouvrira sur *Une plus secrète lumière. Méditations sur l'année liturgique* (2010). Le fait primitif sur lequel s'exerce sa réflexion la situe dès le départ au cœur l'intersubjectivité, là où se joue la « relation éducative ». Si la question de l'éducation et de l'agir éducatif est au centre des travaux de Marguerite Léna, elle n'est pas absente des préoccupations de Catherine Chalièr qui, elle aussi sensible à « l'appel de la fragilité », s'interroge sur ce que veut dire *Transmettre, de génération en génération* (2010).

Auteur de près d'une trentaine d'ouvrages qui forment une œuvre extrêmement cohérente, cette dernière, outre, d'une part, des travaux sur Spinoza, Kant et surtout Levinas et, d'autre part, des traductions et des études sur la tradition hébraïque, fait entendre une voix singulière qui cherche dans la Torah des raisons d'espérer malgré le tragique du siècle que nous venons de traverser et le désespoir qui, à certains moments, nous assaille de toutes parts. « Espérer suppose en effet un combat spirituel contre la tentation du désespoir face au tragique et l'exercice d'une grande et quotidienne patience » (je souligne). *Présence de l'espoir* prolonge et mène à leur point d'aboutissement des méditations proposées, notamment, dans *De l'intranquillité de l'âme* (1999), *La Fraternité. Un espoir en clair-obscur* (2004) et *La nuit, le jour au diapason de la création* (2009).

Espoir ou espérance ? Marguerite Léna emploie plus volontiers le second de ces termes, mot par lequel il est d'usage de désigner une vertu théologique. Quant à Catherine Chalièr, si elle prend en compte les deux vocables, suggérant que l'espérance pourrait désigner l'attitude subjective et l'espoir les données concrètes qu'elle vise (p. 15), elle n'opère pas de distinction conceptuelle entre ces deux termes qui, d'ailleurs, traduisent l'un comme l'autre le grec *elpis*, l'hébreu *tiqva*, le latin *spes* ou l'allemand *der Hoffnung*.

« Si tu n'espères pas, tu ne rencontreras pas l'inespéré qui est scellé et impénétrable », annonce Héraclite (Chalièr, p. 17). Le sens ultime de l'espoir, par-delà les représentations qu'il vise, reste toujours « l'inespéré ». En effet, ce que vise l'espoir comporte « une dimension d'excès, de surprise, d'inouï au regard des prétentions représentatives » (Chalièr, p. 13). « Espérer en effet, développe Catherine Chalièr, repose rarement sur un ensemble de raisons, sauf lorsqu'il s'agit d'atteindre un résultat par des moyens précis et par un calcul de ses chances. Mais, plus profondément, espérer c'est s'avancer, en pensée, avec sa sensibilité, en posant des actes et avec sa vie, vers une réalité

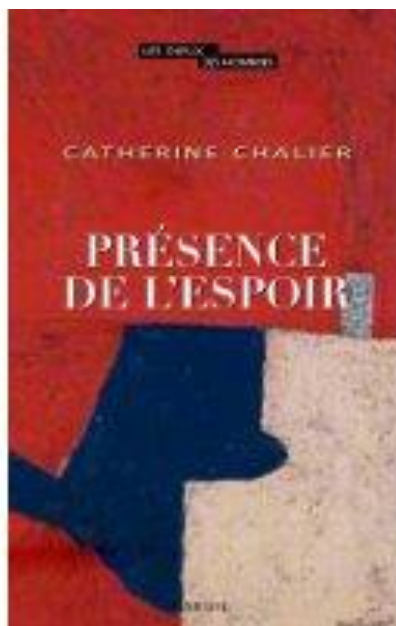
encore imperceptible. Une réalité invisible, ici et maintenant, mais qui, déjà, nous incline à aller vers elle et ouvre, dans notre présent, un espace pour elle » (p. 10). On attend et on espère, mais ce qui advient est toujours en excès et « on ne s'y attend pas » : « Tant que prévisions et planifications, explique Marguerite Léna, exercent leur pouvoir sur l'avenir, délimitent le possible et en gouvernent le passage à l'effectivité, on reste en deçà de l'événement. Le fait qu'on puisse s'y attendre et s'y préparer – "attendre un heureux événement" est même devenu le synonyme d'une proche naissance – renforce plus qu'il ne contredit cette assertion. L'événement ne sera tel que par la disproportion maintenue entre ce qui est attendu et ce qui advient, entre l'enfant désiré et l'enfant donné, disproportion que l'attente active n'a pas pour fonction de combler, mais d'attiser » (Léna, p. 34). L'espérance est « une attitude face au présent : celle qui, jusqu'à l'ultime instant, incite à se laisser visiter par ce qui surprend » (Chalier, p. 12). L'événement est toujours « une surprise de la conscience » (Léna, p. 34). Il faut renoncer à prétendre tout dominer, tout prévoir, tout vérifier pour que l'événement, ou l'inespéré, advienne.

L'événement est un appel qui vient d'ailleurs et d'autrui : « S'il "arrive", c'est que nous n'en sommes pas les auteurs ni les acteurs. Notre action ne sera jamais qu'une réponse, il a toujours déjà pris les devants » (Léna, p. 36). De manière analogue, Catherine Chalier explique que l'espérance « fait découvrir que le soi humain s'ouvre sur une altérité qu'il ne peut se donner à lui-même mais qui est à accueillir » (Chalier, p. 190). Enfin, troisième trait de tout événement, « il change brusquement l'allure et la courbure du temps. (...) De l'irréversible a eu lieu. (...) Son irruption met en pleine lumière le caractère décisif de nos choix, ainsi que l'irréversibilité du temps. (...) Dans la conscience de cette irréversibilité, notre liberté ne se découvre pas seulement en situation, sollicitée et altérée par de l'autre qu'elle-même. Elle se découvre en charge d'une histoire singulière et sans retour, où chaque moment présent est situé dans un passé à consentir (...) et un avenir à inventer » (Léna, p. 37-38). Alors que Marguerite Léna éclaire cette « histoire singulière » à la lumière de l'événement de la Résurrection, « événement en qui tous les autres prennent sens » (p. 40 sq. ; cf. aussi p. 29, 104-106, 136-138, 177-179 et *passim.*), c'est la mémoire de la promesse de Dieu telle que la Torah nous la donne à entendre qui, pour Catherine Chalier, vient éclairer le soi humain. La promesse de Dieu est le « lieu » de l'inespéré et, pour ceux qui se trouvent dans cette filiation, « l'espérance a alors contracté un lien indéfectible avec la mémoire de cette promesse, en dépit du grand désespoir qui monte, semblant invincible à beaucoup, des lourdes et noires pages de l'histoire. (...) Cet espoir advient (...) en tous ces instants où, malgré sa détresse propre, le soi humain découvre qu'il peut encore répondre à l'appel de cette mémoire. Cette réponse, fragile et insistante, ne dépend en effet pas d'un mérite propre, elle revêt la couleur de la grâce et du merci » (p. 17-18).

L'espoir biblique se fonde sur une promesse et « un avenir s'ouvre dès aujourd'hui grâce à elle, un avenir qui d'ores et déjà oriente le présent » (Chalier, p. 110), un avenir pensé comme « nouveauté » ou « renouvellement » : « le temps ou le don du possible » (Léna, p. 15). Ce que Marguerite Léna envisage selon la modalité de la venue à la parole (*davar*) et du récit indispensable afin que notre liberté « en charge d'une histoire singulière et sans retour » puisse consentir au passé (cf. la citation du paragraphe précédent), Catherine Chalier l'envisage selon ce que la tradition juive nomme *tiqqun*, réparation du passé afin qu'il ne pèse plus sur soi telle une malédiction (cf. p. 139-148). La réflexion sur cette dimension du messianisme présentée par l'auteur de *Présence de l'espoir* s'avère

extrêmement stimulante et n'est pas sans rappeler ce qui s'opère dans la cure analytique par l'advenue à la parole (Freud) ou ce que Boris Cyrulnik a étudié sous le vocable de la « résilience » (mais il est vrai, et ce n'est pas fortuit, que ces deux médecins s'inscrivent précisément dans cette même mémoire).

Présence de l'espoir comprend six chapitres répartis également en deux parties distinctes. La première partie décèle la présence secrète d'un espoir en clair-obscur, des Grecs à la raison moderne. En effet, si les « pensées du destin » (épopée, tragédie, philosophie) concluent à la « vanité de l'espoir », des « poussées d'espoir » témoignent « de l'insoumission têtue de l'homme à cet enfermement ». L'auteur traque dans l'*Illiade* (p. 24-29) et chez les Tragiques ces « étincelles de clarté » qui brillent dans l'âme. Il convient en effet d'évaluer la force de ceux qui plaident en faveur d'un inespoir – au premier rang desquels Schopenhauer, mais aussi les Stoïciens, Sénèque, Spinoza – inespoir qui serait plus sage que l'espoir parce que plus lucide ; le désespoir faisant découvrir que la vie est absurde et libérant des illusions. Mais un tel raisonnement est moins constat de l'inanité inhérente à la vie que *refus* du sens et de l'espoir.



Parmi ces pourfendeurs de l'espoir, Catherine Chalié place l'auteur du *Mythe de Sisyphe* (p. 50). Or, il me semble qu'il est injuste de considérer Camus comme un homme de l'inespoir, *a fortiori* si l'on resitue le *Mythe de Sisyphe* dans une trajectoire. Lorsqu'il fonde une collection chez Gallimard, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, il la nomme « Espoir ». De plus, bien des réflexions de *L'Homme révolté* vont dans le sens d'une présence de l'espoir. C'est au cœur de notre situation, dans ce temps que nous vivons qu'il faut accéder à l'espoir : « Les grandes idées, on l'a dit, viennent dans le monde sur des pattes de colombe. Peut-être alors, si nous prêtons l'oreille, entendrions-nous, au milieu du vacarme des empires et des nations, comme un faible bruit d'ailes, le doux remue-ménage de la vie et de l'espoir ». Un espoir « suscité, ranimé, entretenu, par des millions de solitaires dont les actions et les œuvres, chaque jour, nient les frontières et les plus grossières apparences de l'histoire, pour faire resplendir fugitivement la vérité toujours

menacée que chacun, sur ses souffrances et sur ses joies, élève pour tous » (conférence du 14 décembre 1957 à Uppsala). Le Discours de Suède (1957) est un plaidoyer pour un espoir d'après le temps des révolutions et il me semble y avoir accord sur le fond entre la tâche à laquelle s'attelle l'écrivain et ce que la tradition juive nomme « réparation » (*tiqqun*) : « Chaque génération, sans doute, écrit Camus, se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le refera pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde ne se défasse. » Il est vrai, toutefois, qu'après l'essai sur l'absurde (1942), Camus a lu Simone Weil qui, depuis l'expérience vécue du Christ en 1937-1938 (jusqu'à *L'Enracinement*, 1943), œuvre à désobstruer les chemins vers un passé immémorial, cherchant dans les grandes œuvres littéraires, artistiques et philosophiques une source d'inspiration, soutenant que du passé seul nous viendra le salut si nous l'aimons. « Se laisser habiter par les forces spirituelles qui nous viennent des générations précédentes » (Chalier, p. 159).

C'est des *mots*, plutôt que des concepts, que Catherine Chalier attend une lumière, c'est dans la littérature, plutôt que dans la philosophie, qu'elle cherche la mémoire d'une clarté et d'une résistance au désespoir. Alfred de Vigny, par exemple, « défie son désespoir face au destin par sa poésie, son théâtre et ses romans, il puise dans le suc des mots une énergie vitale et fière » (p. 46). C'est Arthur Rimbaud, surtout, qui retient son attention, alors qu'il cherche à « arracher aux mots la vie qu'ils peuvent donner quand on ne se lasse pas de les écouter monter en soi » (p. 86). En effet, les mots sont « aptes à faire émerger les possibles enfouies dans la réalité et à en révéler la présence secrète » (p. 87). Un courant de la poésie française poursuivra cette quête, depuis Mallarmé jusqu'à Jean-Pierre Lemaire en passant par Paul Valéry et Paul Claudel (les deux grands mallarméens). Si la poésie (ou le rêve) se révèle une source pour l'espoir, le possible se révèle également dans la persévérance de l'action et dans le travail de la raison (p. 96-103, où Chalier reprend des analyses antérieures sur Spinoza et sur Kant).

Dans la seconde partie de l'ouvrage, Catherine Chalier se met à l'écoute d'une voix qui vient d'ailleurs, d'un immémorial qui se donne à entendre dans les versets bibliques. En effet, passant à « un autre registre de la réflexion », elle va considérer « la thèse biblique selon laquelle l'espoir dépend de la mémoire d'une promesse » (p. 102). C'est cette promesse qui soutient et oriente les efforts et le courage humain vers l'inespéré. Ce chapitre sur « La promesse » est le plus décisif de l'ouvrage puisqu'il en recèle la thèse. Le suivant (« Messianisme ») développe les effets de cette promesse qui répare le passé et ouvre un avenir : « patience messianique », *patience de l'avenir*. Et le dernier chapitre s'interroge avec grande finesse sur un espoir inespéré pour un « au-delà de la mort », évoque la résurrection de l'homme à l'image de Dieu. Dans la philosophie française, celui qui a consacré une part importante de sa méditation à cette espérance n'est autre que celui qui a été le maître de Ricœur et qui a également inspiré Levinas, dont Marguerite Léna hérite directement et (donc) Catherine Chalier indirectement, à savoir Gabriel Marcel. Plutôt que d'immortalité, par méfiance envers le dualisme cartésien, l'auteur d'*Homo Viator* et d'une « Esquisse d'une phénoménologie et d'une métaphysique de l'espérance » préfère parler de « survie » et de « résurrection ». Il n'y a pas de représentation possible, mais une sorte de vœu extrêmement profond de l'humain lié à l'amour de ceux que l'on a aimés et qui sont morts.

C'est d'une altérité que vient l'espoir – et l'homme de l'inespoir est celui qui refuse une délivrance « dès lors qu'elle supposerait qu'il sache la demander ou la recevoir d'un

autre », qui refuse « toute surprise », « toute intrusion de la grâce en sa vie » (Chalier, p. 63) : « C'est là l'échec majeur de l'inespoir : son impuissance à trouver "l'excès" qui oriente une vie, parce qu'il ferme à la disponibilité psychique et spirituelle qui fait découvrir la nouveauté et, en particulier, celle qu'est toujours pour soi l'existence d'autrui » (p. 72). A l'inverse, « l'attitude psychique et spirituelle de celui qui espère, quand elle ne lie pas son espoir à tel ou tel objet précis, met en jeu tout autre chose. Elle fait découvrir que le soi humain s'ouvre sur une altérité qu'il ne peut se donner à lui-même mais qui est à accueillir. Elle fait pressentir l'inespéré » (p. 190). « Car la raison philosophique, écrit pour sa part Marguerite Léna, connaît elle aussi son combat de Jacob : dans la nuit de la solitude métaphysique, saura-t-elle lutter avec son Autre, se laisser blesser et bénir ? » (Léna, p. 93). Si la tradition réflexive reconduit l'homme à son intériorité irréductible au cosmos et inviolable à autrui, c'est « pour l'y mettre « en présence d'un Dieu inconnu ou reconnu, pressenti ou confessé » (Léna, p. 98).

Les trois sous-titres du chapitre de *Présence de l'espoir* sur « la promesse » construisent un chiasme : « La mémoire de la promesse » répond à « l'alliance avec l'avenir ». L'avenir ouvert au cœur du « malheur humain » (présent) ne l'est que par la mémoire d'un passé : « La promesse ouvre l'avenir, qui n'est plus alors pure et dure répétition de ce qui est » (p. 111).

« Garde-t-on l'espoir, demande Catherine Chalier, si l'on oublie la promesse ? » (p. 113). Non, car c'est la promesse seule qui donne à tous les espoirs de justice et de paix leur poids et leur justification. Cette promesse requiert de celui qui l'écoute un travail sur soi pour s'y ajuster, singulièrement par la pratique de l'étude et de la prière (p. 130-130, 153, 161). Il n'y a pas de transformation du monde vers plus de justice et de paix sans une transformation de soi et une désobstruction pour rejoindre au plus secret de soi la mémoire immémoriale de Dieu que l'on déchiffre dans les versets bibliques. Catherine Chalier invite à se laisser affecter par la saveur et le goût de la Parole de la Torah (Isaïe, Job, le livre de l'Exode). Espérer, c'est aller vers soi-même, « dans une mémoire où la parole de Dieu qui promet prend sens et force » (p. 128). Or, c'est aussi cette mémoire de Dieu que Marguerite Léna apprend à déchiffrer à l'école des *Confessions* de saint Augustin.

La tradition hassidique nous apprend à reconnaître un « point » de soi inentamé par l'emprise du désespoir, un point qui appelle encore l'espoir (p. 140) qui porte le secret du salut. On pense inévitablement au dernier paragraphe du « Prologue » de Simone Weil (1942) : « Je sais bien qu'il ne m'aime pas. Comment pourrait-il m'aimer ? Et pourtant au fond de moi quelque chose, un point de moi-même, ne peut pas s'empêcher de penser en tremblant de peur que peut-être, malgré tout, il m'aime. »

Dans *Patience de l'avenir*, Marguerite Léna rassemble, modifie et ordonne une vingtaine de textes déjà publiés dans des revues ou des ouvrages collectifs, donnant ainsi à lire les fruits de près de quarante ans de méditation. C'est l'homme et son devenir qui intéressent Marguerite Léna. L'homme qui naît dans un monde plus vieux que lui, qui doit répondre à l'appel de l'événement et donner sens à son existence temporelle. L'homme fragile, qui fait l'expérience de la peur, de la pudeur et de la solitude. L'homme confronté à son prochain, à l'expérience du ressentiment, mais aussi à celles du pardon et de la confiance. L'homme qui s'affronte aux discernements entre mensonge et vérité, dont la figure éminente est l'attestation. L'avant-dernière section se nomme « Reconnaissances » et rassemble quatre textes consacrés à cinq auteurs : Augustin et Pascal, Simone Weil, Paul

Ricœur, Edith Stein. L'ouvrage s'achève par un « envoi » où est méditée la Parole lorsqu'elle s'ouvre à la prière et qu'elle se fait à la fois blessure et béatitude. A l'instar de Catherine Chalièr, c'est en philosophe qu'écrit Marguerite Léna, mais en philosophe qui reçoit de la lumière des textes bibliques et qui ouvre la raison sur le mystère « théologal » : le mystère de Dieu auquel l'accès est ouvert par la foi, l'espérance et l'amour.

L'espérance, c'est-à-dire la mémoire de la promesse, insiste Catherine Chalièr, est appelé à éclairer l'histoire humaine et à patiemment « lui donner sens » (p. 116). C'est au creux du « temps ordinaire », dira pour sa part Marguerite Léna, que chemine avec nous « l'incognito du Ressuscité » et que « sa discrète lumière peut y dessiner alors l'histoire sainte des jours sans histoire » (p. 22). C'est la contemplation de l'évangile et de la réserve de sens que les paraboles décèlent du quotidien qui permet de penser et de donner sens, dans la patience et la fidélité, à l'ordinaire des travaux et des jours. Pour penser cette patience et cette fidélité, l'auteur propose le concept de « répétition », emprunté à Ignace de Loyola (et aussi bien pensé, comme l'on sait, par Kierkegaard) : « Répéter, c'est déployer dans la durée l'instant de la libre décision, en éprouver par là l'authenticité et en assurer l'effectivité » (p. 29). Or, seul l'amour est répétitif sans être routinier et peut transformer l'habitude en fidélité. Il s'agit de « tout mettre en exercice d'aimer » (Jean de la Croix). « La vertu d'espérance, explique Simone Weil dans sa *Lettre à un religieux*, est une orientation de l'âme vers une transformation après laquelle elle sera tout entière et exclusivement amour. »

Mais au temps orienté et sensé s'oppose le temps qui se défait, le temps mort « où s'indiffèrent les rapports de la conscience à l'avenir, au présent et au passé » (p. 25). Pour penser cette maladie du temps ordinaire, ce désordre du temps, cette atonie de la durée, Marguerite Léna propose le concept de « morosité » (*skuthrôpos* : cf. Lc 24,17) : habitude, répétition, ennui. Puis elle lui donne un autre nom : « nihilisme », « la perte du goût de l'être qui s'offre et se réserve sous les espèces fragiles d'une temporalité sensée, c'est-à-dire orientée et signifiante » (p. 25). Le nihilisme, c'est « le malheur de Sisyphe ». Où l'on retrouve Camus, donc, celui de *L'Étranger* (mais – même remarque que précédemment – Camus, qui combat le nihilisme sous toutes ses formes, est le penseur de la création et de l'amour). Si, à l'instar de Catherine Chalièr, pour Marguerite Léna la Parole biblique est force de commencement et nouveauté, c'est dans la proclamation du Christ ressuscité qu'elle déchiffre « un avènement de nouveauté, imprévisible au point de laisser les témoins eux-mêmes dans la stupéfaction, irréversible au point de bouleverser définitivement le rapport de la vie et de mort, c'est-à-dire l'infrastructure même de notre temporalité » (p. 33).

Je m'arrête sur la troisième section de *Patience de l'avenir*, dont le titre est inspiré de Levinas : « Difficile fraternité » (d'un recueil lui aussi composé d'articles antérieurement publiés : *Difficile liberté*). L'homme est « un être de parole », expose Marguerite Léna, et la parole repose sur la confiance : « Du simple fait que je parle, j'ai déjà posé un double acte de confiance : je fais aux signes le crédit qu'ils peuvent me conduire aux choses, et à autrui le crédit qu'il peut me comprendre et se faire comprendre de moi. (...) A la source de tout accès à la parole, il y a un crédit et non un soupçon, une conduite d'accueil et non de vérification » (p. 142). Trois situations font saillir le caractère fiduciaire de la parole et en manifestent trois aspects décisifs : La *confidence*, d'abord : le locuteur livre à un destinataire « quelque chose du secret de son intériorité », sous réserve que cela demeure *entre eux*, c'est-à-dire sans passer par l'espace public. L'intériorité subjective vient à la

parole et l'altérité d'autrui, qui recueille cette parole, protège et confirme cette intériorité subjective. Ce lien de confiance atteste le mystère de la personne humaine qui se fait librement connaître ; atteste aussi l'irréductibilité de la relation entre le *Je* et le *Tu* au *Nous* de la collectivité. La *promesse*, ensuite. Si la confiance dit « Je te fais confiance », la promesse dit « Fais-moi confiance ». « Je te le promets » : cet acte de parole par lequel je m'engage devant autrui établit un lien éthique entre moi et mon interlocuteur, mais aussi un lien éthique entre moi et moi-même dans la durée : je vais devoir « tenir parole » ; la tenir, cette parole, alors même que les circonstances m'échappent et que mes sentiments sont changeants. La promesse manifeste la capacité de la parole à instituer un lien de reconnaissance mutuelle irréductible à la violence. L'*attestation*, enfin : « Attester, c'est se porter témoin d'un fait ou d'une vérité sans que l'interlocuteur ait, pour y accéder, d'autre voie que celle du crédit fait à la parole du témoin » (p. 144). Ainsi, l'attestation manifeste un lien fort entre la vérité énoncée et l'énonciateur. Le destinataire du témoignage n'en est pas pour autant moins certain de la vérité énoncée, mais il l'est selon un type de certitude irréductible à la certitude des idées claires et distinctes sur le modèle des vérités mathématiques : « Or force est de constater que les vérités les plus hautes relèvent davantage de l'attestation que de la démonstration, en particulier dans le domaine des relations interpersonnelles et dans l'ordre moral ou religieux » (p. 145). Ce que manifestent donc la confiance, la promesse et l'attestation, tout compte fait, c'est « la constitution intersubjective de la vérité ».

Marguerite Léna

PATIENCE DE L'AVENIR

Petite philosophie
théologique



En effet, ce que nous disent la confiance, la promesse et l'attestation, c'est que nous ne parlons que *sur fond de confiance* : « C'est la confiance qui nous garde. » Ce n'est pas nous qui gardons la parole, mais c'est bien *la parole qui nous garde*, pour autant que nous accueillons, avec foi, espérance et amour, cette Parole qui « est là, à portée d'écoute, malgré son impuissance à s'imposer à ceux qui l'ignorent, la refusent ou la méprisent » (Chalier, p. 178). Ce n'est pas nous qui gardons le *logos* (biblique), le « vent (*ruah*) de Dieu » ou le « Verbe de Dieu » – que serait un Dieu qui aurait besoin d'être défendu ? – mais c'est

nous qui sommes gardés par la Parole – c’est Dieu qui nous garde et nous défend, c’est Dieu qui croit en nous, qui espère pour nous, et qui nous aime ; et si nous pouvons à notre tour croire, espérer et aimer, c’est parce que, le premier, il a cru, espéré et aimé.

Si, pour Catherine Chalié comme pour Marguerite Léna, croire, espérer et aimer impliquent de s’ouvrir au temps de l’autre, cet autre prend de manière décisive la figure de l’enfant. « Comment l’éducateur peut-il répondre à l’appel qui émane de l’enfant ? » (Léna, p. 51). Si la tâche de l’éducation est partage de notre commune humanité, elle suppose l’enracinement dans une tradition spirituelle afin d’orienter l’enfant vers l’avenir. L’œuvre de l’éducation consiste à transmettre à ceux qui viennent après nous une bénédiction plus forte que la malédiction, à amener l’enfant à découvrir qu’il est habité « par une force spirituelle qui demande à grandir » (Chalié, p. 159). Certains « ont pour vocation d’éveiller la conscience des plus jeunes, de creuser en eux cette solitude intérieure qui les rendra moins vulnérables aux bruits de la foule, plus disponibles aux vraies rencontres, plus capables d’être enseignés par Dieu » (Léna, p. 102-103). L’enfant manifeste la vulnérabilité de tout commencement ; il est « l’homme en faiblesse », « il est aussi et surtout l’homme en promesse, un homme suffisamment présent pour fonder le respect, suffisamment latent pour appeler une confiance obscure qui ressemble à un acte de foi » (Léna, p. 49).

Alors que la morosité ou le désespoir s’insinuent insidieusement dans le quotidien des jours, Marguerite Léna et Catherine Chalié invitent à chercher dans les pages de la Bible une espérance qui s’adosse à l’altérité d’une promesse (Chalié) et qui permet d’inscrire le temps ordinaire dans un récit long et sensé (Léna). L’étude (de la Bible, des prophètes d’Israël, des paraboles évangéliques) et la prière donnent des mots pour rejoindre le fond du soi humain et y déceler une lumière.

J’ai reçu avec beaucoup de gratitude ces deux profonds ouvrages, écrits et offerts par Marguerite Léna et Catherine Chalié, deux témoins de l’espérance qui ont été pour moi, et qui demeurent, des maîtres. L’une et l’autre ont su laisser pressentir, pour d’autres qu’elles, avec patience, espoir et fraternité, « le souffle de l’inespéré, le souffle de ce qui ne passe pas et qui, en cet instant, advient » (Chalié, p. 18).

Pascal David, op